Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 20

Artikel: Au fil des jours
Autor: Sylvère
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223926

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE TROISIÈME LARRON

IL existe parfois des cas, disait dernièrement un politicien, où rien ne pourrait mettre d'accord un homme et une femme.

Je me souviens d'une querelle qui s'était élevée dans un jeune ménage, parce que le mari voulait acheter une motocyclette, alors que sa femme entendait qu'il choisit une automobile.

La querelle dura un an.

— Et comment finit-elle? demanda quelqu'un.

— Par l'achat d'une voiture de bébé, répondit, en souriant, le politicien.

ESPOIR DEÇU

MADEMOISELLE Virginie n'était pas une méchante personne, mais son caractère désagréable éloignait d'elle toutes les sympathies.

Un jour qu'elle travaillait devant son métier, qu'une chatte blanche qu'elle affectionnait tout particulièrement ronronnait sur la table à ouvrage et qu'un excellent potage cuisait à côté d'elle dans une petite marmite en terre, le facteur entra et remit à mademoiselle Virginie une lettre cachetée.

Le potage répandait une odeur appétissante. Le facteur huma l'air avec délices et se retira, pensant : Voilà une vieille demoiselle qui sait ce qui est bon.

Un peu surprise, elle ouvrit la lettre cachetée qu'on venait de lui remettre. C'était l'avis officiel du décès d'un sien cousin qui, après avoir habité longtemps l'Argentine, s'était retiré dans sa commune d'origine. Il devait avoir amassé une fortune assez rondelette.

A la hâte, mademoiselle Virginie revêtit ses habits de dimanche et se fit conduire en voiture à la maison mortuaire.

Après les funérailles, le notaire ouvrit le testament qui était très court. Il ne contenait que ces deux lignes : Je lègue toute ma fortune à ma cousine Viriginie si elle « meurt avant mon décès. »

Tout à la joie de cet héritage qui la faisait riche, mademoiselle Virginie ne réfléchit pas aux termes mêmes de l'acte. Il fallut lui expliquer qu'elle n'avait droit à rien puisqu'elle «n'était pas morte » que la fortune du cousin ne lui revenait pas.

Et chaque jour, mademoiselle Virginie reprend sa place devant son métier tandis que la chatte blanche ronronne sur la table à ouvrage et que le potage cuit dans la petite marmite en terre.

AU FIL DES JOURS

UN congrès de chauves, direz-vous, c'est presque une chinoiserie. Et vous aurez raison puisque un tel congrès vient de se tenir au Japon, avec grand succès du reste.

A la gare, l'orphéon municipal accueillit les nombreux congressistes en jouant la page célèbre : « Sur le Mont Chauve ». L'assemblée générale eut lieu au café des Trois Pelés. Une salle de l'étage y était réservée aux congressistes. Par crainte d'allusions désobligeantes, la pomme de l'escalier avait été enlevée. Les murs se trouvaient tapissés de réclames, les unes vantant les vertus d'une eau capillaire, d'autres exaltant l'efficacité de pâtes épilatoires. Notre correspondant n'a pu préciser si, pour corser le décor, de charmants petits singes exhibaient en cage des calvities légèrement déplacées...

On ouvrit la séance par une prière au Bouddha. Quelqu'un cria: « A genoux » et toutes les têtes s'inclinèrent. Ce mouvement d'ensemble occasionna quelques cas d'insolation, bien que les persiennes fussent fermées.

Les rapports présentés au Congrès traitaient des causes de la calvitie : soucis d'argent, tracas d'affaires, scènes de ménage, etc... On parla peu des moyens à employer pour recouvrer une toison, chacun paraissait satisfait de son sort. On émit le vœu de voir étendu aux dames le bénéfice de la calvitie, ce bénéfice devant être celui des maris et pères de familles dont le budget est grevé par les hebdomadaires prestations de Figaro.

Un banquet suivit l'assemblée générale. Il n'y avait évidemment aucun cheveu dans la soupe. L'argenterie, les cristaux et les têtes des convives scintillaient sous les lustres. Une fête magnifique !

Après les agapes, on s'en fut à l'Opéra pour assister à une représentation de « La Chauve Souris ». Ainsi se termina cet original congrgès qu'aucun incident n'aurait marqué si, à la sortie de théâtre, un gavroche n'avait interpellé grossièrement un congressiste en lui criant en japonais : « Va donc, eh ! nudiste »....

Sylvère.

L'origine d'une querelle. — Deux époux comparaissent devant le commissaire de police pour s'être battus sur la voie publique.

Un ami les accompagne.

— Avez-vous vu le commencement de la querelle? demande le magistrat à l'ami.

— Oui, monsieur le commissaire: il y a environ deux ans !

— Comment, deux ans ?

— Oui, j'étais témoin à leur mariage !

Au café. — Votre pièce n'est pas bonne.

— Votre vin n'était pas bon non plus ;... nous sommes quittes.

Sur la plage. — Elle est salée votre note.

— Dame ! Que voulez-vous ?... le voisinage de la mer....

RÉDUCTION IMPOSSIBLE

L'AUTRE jour, T..., le joyeux journaliste, alléché par un écriteau, entre dans une grande et belle maison neuve du boulevard de Grancy et s'adressant au concierge :

— Vous avez un appartement à louer ?

— Oui, monsieur.

— Quel étage ?

— Au premier, au-dessus de l'entresol.

— Quel prix ?

— Quatre mille.

— C'est un peu cher... Combien de pièces ?

— Huit pièces ; grand et petit salon ; salle de bains ; téléphone, électricité, enfin tout le confort moderne !

— Je ne dis pas, mais c'est un peu cher. Ne pourrait-on pas, en parlant au propriétaire, obtenir une réduction ?

— Impossible, monsieur. C'est un appartement qui vaudrait plutôt cinq mille. Si monsieur désire le voir ?

— Voyons l'appartement.

Et l'on monte au premier. T... parcourt toutes les pièces, visite tous les coins, mesure la profondeur des armoires et paraît très satisfait.

— L'appartement est très bien ; mais quatre mille, c'est beaucoup d'argent.

— Enfin, monsieur réfléchira.

— C'est tout réfléchi, mon ami ; je ne puis mettre que deux cent cinquante francs.

PAUVRE CHARLES !

DEVANT sa glace, Charles arrange avec art les mèches blondes de ses cheveux. Il se sourit, se salue et fait des mines aimables. Puis, de son carton des grands jours, il tire plusieurs cravates élégantes qu'il examine l'une après l'autre. Et tout en achevant sa toilette exquise, Charles songe à cette bonne fortune qui vient apporter dans sa vie un peu monotone, un goût de nouveauté, de mystère et de discrète aventure.

Evidemment, le délicat lévrier qu'il a recueilli, ne peut avoir pour maîtresse qu'une femme jeune et jolie. L'annonce parue dans la *Feuille d'Avis* prie la personne qui lui a donné asile de bien vouloir le ramener à la villa du « Myosotis ». Dans cette villa au nom poétique, Charles voit une jeune femme alarmée du sort de son lévrier aux jambes grêles, au fin museau, à la démarche aristocratique. Charles sonnera légèrement à la grille du château et se fera introduire auprès de la dame. Il est certain que sa bonne mine, ses manières distinguées, l'air de naturel qu'il saura prendre, établiront entre Elle et lui un lien très doux et très cordial qui pourra peut-être aller en se resserrant. Charles, lui, n'éprouverait aucune difficulté à se mettre tout de suite sur un pied de respectueuse et profonde intimité. Il conterait à la dame les mièvres aventures de son existence, lui dirait ses rêves, son besoin d'affection, ses désirs indicibles et inassouvis. Elle le comprendrait, le consolerait et, sans autre mobile qu'une attirance irrésistible, la soudaine sympathie de deux cœurs faits pour battre l'un à côté de l'autre, elle lui dirait aussi la chimère qui lui vient parler tout bas, aux heures de solitude et de recueillement.

Mais pour que cela soit possible, il faut qu'il puisse être introduit auprès d'Elle ; il lui faut une minute d'entretien. Alors, il apprendrait à Marguerite (car elle s'appelle sans doute ainsi) tous les soins dont il a entouré la vie du précieux lévrier, l'amour avec lequel il lui a préparé sa pâtée afin que sa maîtresse le retrouve aussi beau qu'elle l'avait connu.

Il saurait bien, en parlant de l'amour qu'ont les bêtes pour les hommes, faire comprendre tout de suite à Marguerite que lui-même a grand besoin d'être aimé et que l'élue goûterait avec lui les fruits délicieux d'une tendresse veloutée et prête à point comme une pêche savoureuse.

Une dernière fois, Charles se sourit dans la glace, un peu timidement cette fois-ci, frise sa moustache fine et s'en va, tenant le lévrier en laisse.

Il trouva facilement la villa le « Myosotis ». Tout alla comme il l'avait prévu. Une domestique le fit entrer dans un riche salon somptueux et coquet, plein d'un parfum d'une suavité féminine. Le cœur de Charles ne bat qu'à petits coups. Embarrassé, il demeure au milieu du salon, les pieds ancrés dans le moelleux d'un profond tapis, aux fleurs vives et symétriques.

Le lévrier, se sentant chez lui, s'allonge royalement sur une peau d'ours, devant une causeuse intime et délicieusement jolie.

Charles pense. C'est là qu'il s'assiéra, c'est là qu'il dira toutes les choses respectueuses et tendres qu'il s'est répétées en chemin. C'est là... Une porte s'ouvre brutalement et une grosse femme, vieille et criarde paraît :

— Ah ! vous me « rapportez » mon chien ! C'est heureux !...

— Madame, balbutie Charles, madame...

— C'est bon ! Il m'a été volé, ce chien, entendez-vous! N'attendez pas une récompense.

Et Charles fut mis à la porte. *Pinget.*

PAUVRE PÊCHEUR

PAUVRE pêcheur persévérant, persiste patiemment pour prendre plusieurs petits poissons.

Par précaution, partant pêcher, prends paletot, pardessus, pliant, puis parapluie, préservant parfaitement pendant pluie.

Par prudence, prends panier point percé pour pas perdre petits poissons pêchés pendant période permise par police.

Pour pitance, prends pain, pâté, parmesan, pommes, poires, pêches, pruneaux, plus petit pot, parfaite piquette.

Poches pleines par plusieurs pâtes pectorales pour pituites.

Pour payer péages, prévoyant passer pont payant, prends plusieurs petites pièces pécuniaires.

Puis, pars pédestrement pour pêcher, par prairie, perdant pourtant pas pipe pendant parcours.

Bébés au poids. — Une fillette de 5 à 6 ans regarde avec beaucoup d'intérêt, dans une pharmacie, le petit berceau d'osier de forme évasée, monté sur socle métallique, et demande à sa jeune maman « à quoi ça sert ».

— On le sait quand on connaît le nom : c'est un pèse-bébés.

La petite fille prend un air réfléchi, fait quelques tours sur elle-même, puis ayant deviné, réplique :

— Pour les peser quand on les achète, dis maman?